



© Pascal Levy / Panthéon-Sorbonne

## SUR LES ROUTES DE FRANCE AVEC PERRINE VAL, HISTORIENNE DU CINÉMA

**En quête de témoins de la reconstruction après la Seconde Guerre mondiale, Perrine Val a sillonné la France pendant une semaine. Un travail qui s'inscrit dans le cadre du projet de recherche européen VICTOR-E. L'historienne du cinéma nous présente son travail de terrain.**

### **En quoi consistent vos recherches dans le cadre du projet VICTOR-E ?**

Le projet s'intéresse à la période de la reconstruction après la Seconde Guerre mondiale et à la représentation visuelle des espaces publics en Europe. Nous sommes une dizaine de chercheurs issus de quatre pays : Allemagne, France, Italie et République tchèque. Concrètement, chacun de nous travaille sur un corpus de films de non-fiction produits lors de cette période. L'étape d'après consiste à mettre en perspective ce corpus avec des entretiens de témoins de l'époque que nous avons réalisés. Une fois ce matériel rassemblé, nous avons pour ambition de réaliser une exposition virtuelle qui mêlera extraits de films, documents d'archives et entretiens filmés réalisés dans les quatre pays partenaires du projet.

### **Pouvez-vous nous parler de votre corpus ?**

Je travaille sur des actualités filmées ou des documentaires institutionnels (SNCF, ministère de la reconstruction et de l'Urbanisme), des films de l'armée, des films d'organisations syndicales ou politiques et des films amateurs. Depuis le début du projet, j'ai visionné plusieurs centaines de films. La plupart d'entre eux sont numérisés ; je peux les consulter à la Bibliothèque nationale de France. Certains d'entre eux sont aussi accessibles en ligne comme par exemple les archives audiovisuelles du parti communiste français. Les archives régionales sont aussi une piste que je vais creuser. Ce travail de visionnage se conclut par une évaluation sur une base de données commune avec mes collègues européens. Chaque film visionné doit y être indexé et analysé selon des critères et mots-clés que nous avons définis ensemble. Chaque film visionné est évalué et nous devons déterminer s'il fera partie de l'exposition virtuelle que nous préparons avec l'aide d'une commissaire.



© Ondřej Haváč, Perrine Val

Toit-terrasse de la Cité radieuse, février 2020.

### **Comment avez-vous préparé votre série d'entretiens ?**

L'objectif de cette deuxième étape était de trouver des témoins dont l'expérience de vie fasse écho ou soit liée aux films de mon corpus. J'ai commencé par faire une liste de sous-thématiques liées au corpus qui m'a permis d'identifier des typologies de personnes qu'il serait intéressant de rencontrer : un opérateur de la SNCF, une personne de Royan – car cette ville a été largement bombardée et a servi de laboratoire à la reconstruction – ou encore une personne originaire de Marseille avec la Cité radieuse... Ensuite, j'ai cherché à prendre contact avec des témoins. Les personnes qui ont assisté ou pris part à la reconstruction ont aujourd'hui 80 ans. Ce n'était pas évident, d'autant plus que les entretiens sont filmés. Il faut que les personnes soient à même de s'exprimer et que cela soit valorisant pour elles aussi. C'était important pour moi de faire attention à la parité dans mon panel. Je suis contente d'y avoir été attentive car je me suis rendu compte que les témoignages des femmes et des hommes se complètent.





© Perrine Val

Interview d'un témoin caennais (Gérard Val) avec le jeune chercheur tchèque de l'équipe (Ondřej Haváč) en février 2020.

Les prises de contact ont été très différentes. De manière générale, c'est plus facile dans les petites villes. Par exemple à Éperon, j'ai écrit à la mairie pour faire part de notre projet et j'ai été mise en relation avec des témoins. J'ai aussi sollicité l'ensemble de mes réseaux personnels et professionnels ainsi que les associations locales.

### Quelles ont été les étapes de ce voyage ?

Avec mon collègue Ondřej Haváč, venu de République tchèque pour l'occasion, nous avons parcouru le pays de la Normandie au Sud de la France, soit 2 000 km en six jours pour dix entretiens.

#### 1. Éperon : c'est un village qui

a été lourdement bombardé puis reconstruit grâce au soutien de l'Office de radiodiffusion-télévision française (ORTF). Nous y avons rencontré deux sœurs.

**2. Caen :** entretien avec un homme témoin des bombardements de la ville et de la reconstruction.

**3. Vire :** nous avons rencontré un homme et une femme qui ont vécu pendant plusieurs années dans des baraquements érigés au sortir de la guerre.

**4. Lorient :** nous avons échangé avec les administrateurs des archives municipales qui se sont chargés de nous mettre en lien avec les témoins. Nous nous sommes entretenus avec trois hommes dont deux qui ont travaillé dans le domaine de la construction du bâtiment. C'était passionnant de les écouter, j'ai beaucoup appris. Par exemple : comment se fournit-on en ciment quand il n'y a plus de matière première et que les trains ne circulent plus ? Il y avait aussi dans leurs témoignages la fierté de participer à la reconstruction. Cela faisait écho aux films très techniques de mon corpus. Le troisième témoin est espagnol et a eu d'importantes difficultés à recevoir les dédommagements des destructions de la guerre : cela soulevait la question des étrangers en France à cette période.

**5. Royan :** nous y avons rencontré une femme dont la maison avait été détruite pendant la guerre.

**6. Pessac :** c'était, je crois, le témoin le plus drôle et le plus âgé, un monsieur de 94 ans qui a participé à la construction des cités castors. Il s'agit d'une initiative de prêtres ouvriers catholiques qui devaient faire face à la pénurie de logements salubres. C'est très intéressant car c'est une initiative propre à la France, puisqu'à ma connaissance, cela n'existe pas dans les autres pays.

**7. Marseille :** nous avons interviewé une femme qui a vécu toute sa vie à la Cité radieuse. Elle nous a expliqué comment ses parents l'avaient vécu, ses souvenirs de petite fille, la vie quotidienne et le regard des Marseillais sur ce projet. Pour elle, c'est une histoire de famille : elle s'y est mariée, ses filles y sont nées...

### Avez-vous décelé un fil conducteur parmi ces différents témoignages ?

Oui, j'ai retrouvé parmi les entretiens des réflexions assez similaires. D'abord, le traumatisme lié à la guerre et aux bombardements de la Libération qui revient souvent. Les témoins décrivent tous un choc de vivre la Seconde Guerre mondiale. D'autre part, ils sont aussi nombreux à avoir parlé de l'élan qui a parcouru les populations à la Libération, ce goût de la vie et cette sensation de participer à la reconstruction du pays, de se tourner vers l'avenir, ensemble. Ils ont eu la possibilité de s'exprimer et ont pu inventer de nouvelles façons de vivre. Beaucoup ont évoqué la solidarité qui régnait à cette époque.

### Que reste-t-il de cette période de reconstruction aujourd'hui ?

Aujourd'hui, nous avons un regard assez négatif sur l'architecture de cette époque-là. Connaître l'histoire des lieux donne un éclairage nouveau. Lorient ou Royan, par exemple, ce sont des villes qui ont été complètement reconstruites. À Lorient et au Havre, les traces d'avant les destructions ont été effacées pour laisser place à des villes nouvelles, avec des architectures parfois expérimentales pour l'époque. Pourtant, les Havrais sont amoureux de leur ville. La visiter avec l'un d'eux, c'est une expérience très intéressante et cela nous permet de changer notre regard. On découvre une véritable unité architecturale. Il y a la recherche du confort aussi : apporter de la luminosité, avoir de l'eau courante, une salle de bains... En ce sens, notre travail consiste à comprendre quelle était l'idée à l'époque. Aujourd'hui, ces constructions font partie du patrimoine.

### Que vous a apporté ce travail de terrain ?

Il y a toujours un côté un peu spectaculaire dans les films que j'ai visionnés car ils cherchent, chacun à leur façon, à marquer le spectateur. À l'inverse, la vie quotidienne est parfois plus banale et beaucoup moins trépidante. À Éperon par



© Marguerite Latrille, Verdeaux

Maison familiale de Marguerite Latrille (au centre) à Royan après le bombardement, mai 1945.



© Ondřej Haváč, Perrine Val

Marguerite Latrille, témoin originaire de Royan, montre le coffret à bijoux de sa mère retrouvé intact au milieu des ruines (Limoges, février 2020).

exemple, la ville a été reconstruite grâce au soutien de l'ORTF qui a largement filmé et médiatisé cette initiative. Pourtant, lorsque j'ai interrogé les deux sœurs, témoins pour cette ville, elles ne se souvenaient pas vraiment avoir été filmées mais se rappelaient plutôt le moment où l'équipe de tournage était venue manger avec leur famille. Finalement, ce quotidien est important et riche d'enseignements. Pour conclure, c'est aussi une expérience humaine très intense : nous avons réalisé près de 2 h 30 d'entretien avec chaque témoin. Parfois, ils étaient très bavards, il n'était pas nécessaire de poser beaucoup de questions. Parfois c'était l'inverse. C'était aussi très émouvant. Cela demande beaucoup de tact et de douceur, il faut savoir trouver la bonne distance. ◆

*Propos recueillis par Selma AKKARI*



## TROIS QUESTIONS À SYLVIE LINDEPERG

Sylvie Lindeperg est historienne du cinéma, membre de l'Institut universitaire de France, professeure à l'École d'histoire de l'art et d'archéologie de la Sorbonne, membre du Centre de recherche HiCSA (Histoire culturelle et sociale des arts).

### Pourriez-vous nous présenter le projet VICTOR-E ainsi que son financement ?

Le programme de recherche VICTOR-E porte sur les représentations filmées des dommages de guerre et de la reconstruction en Europe, au cours de la période 1945-1956. Nous nous interrogeons sur la manière dont le cinéma documentaire, et plus largement les images non fictionnelles, ont contribué à forger les imaginaires, à redéfinir les identités et les communautés nationales, à modeler une certaine idée de la citoyenneté européenne. De la fin des hostilités jusqu'à la période de la « Détente », les actualités filmées et les documentaires ont mis en récit les politiques de reconstruction et la culture du trauma – ruines, destructions, personnes déplacées, remodelages des frontières. À travers une comparaison des films produits en France, en Allemagne (de l'Ouest et de l'Est), en Italie et en Tchécoslovaquie, nous nous intéressons à la manière dont l'espace public a été envisagé comme le lieu privilégié d'une construction narrative des communautés régionales, nationales et supranationales. Pour ce faire, nous croisons les outils de l'histoire, de l'esthétique, de la sociologie des médias.

L'une des originalités de notre projet tient à la collaboration très étroite avec des institutions d'archives du film et avec l'Association des Cinémathèques Européennes. En France, nous travaillons avec le CNC, en Allemagne, avec le *Deutsches Filminstitut und Filmmuseum*, en République tchèque avec le *Národní filmový archiv*, en Italie avec l'*Archivio nazionale del cinema d'impresa* à Ivrea.

Notre financement d'un million d'euros provient du programme HERA (Humanities in the European Research Area) de l'Union européenne. Il s'agit d'un programme très compétitif : notre projet a été sélectionné parmi plus de 300 propositions, le taux de succès étant d'environ 7 %.

### En quoi la dimension européenne est-elle intéressante dans ce projet ?

Le projet VICTOR-E nous permet de repérer les éléments clés de la formation et de la construction d'une sphère publique européenne dans la période d'après-guerre. Mais il peut aussi contribuer, en retour, à fortifier cette même sphère publique grâce à la présentation de nos résultats sous la forme d'une exposition virtuelle qui vise un vaste public qui devrait déborder très loin du milieu académique. Il nous permet enfin d'approfondir des liens collaboratifs dans la recherche et l'enseignement à l'échelle européenne tout en fournissant un modèle de coopération européenne entre les archives du film et les universités.

### Qu'apporte ce projet au département d'histoire du cinéma et plus largement à l'université ?

Ce programme nous permet tout d'abord de financer quatre post-doctorants sur une durée de trois ans. Il mettra par ailleurs à la disposition des étudiants et des enseignants d'histoire du cinéma un riche corpus d'images sur lequel des travaux de recherche et de programmation pourront être lancés.

Nous espérons également qu'il sera l'occasion d'échanges fructueux avec les collègues d'histoire de l'art et d'archéologie qui ont abordé la question des ruines pour d'autres périodes de l'histoire. Nous serions naturellement heureux d'intéresser également à ce projet d'autres historiens spécialistes des conflits et de la reconstruction.